

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 43

Artikel: L'accent
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223517>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement : Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

ANNONCES : 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÊVERIES

VEC ça qu'on a bien le temps de rêver à notre époque de vitesse !... Mais si, un instant, assis au pied de ce beau chêne, après un dîner champêtre et en regardant monter dans le ciel de bleues volutes nicotiniennes ! La journée est belle et le pays resplendissant.

Là, tout près, la forêt de Praz Romont ne cache qu'une partie du lac de Bret, émeraude jetée au pied des pentes jaunissantes du Pelerin, tandis qu'à sa droite, elle permet au regard de contempler la nappe azurée du Léman. Et puis, c'est le cirque splendide qui nous ravit toujours depuis le Moléson jusqu'à la Dent d'Oche, montagnes aux pics variés à l'infini et que dominent le massif argenté des Diablerets qui scintille comme un diamant et le dôme sacré du Grand Combin dont la blancheur est atténuée par une fine brume.

Et puis, là-haut, au zénith, la lune est encore là, toute blanche d'avoir veillé toute la nuit, confidente encourageante et discrète... Qu'elle a dû être belle, par cette nuit claire ! Elle s'attarde et offre aux chauds regards de Phœbé son échine nue et gracieuse. La mâtine ! Elle a l'air de je fuir mais... en ayant soin de ralentir sa marche pour qu'il puisse la rejoindre.

Oui, vraiment, cette journée de la mi-octobre est si belle — et cela est si rare cette année — qu'on peut bien la marquer d'un caillou blanc en rêvant un instant — le rêve est si rapide — au pied du chêne de Praz-Palex...

Praz-Palex... Praz-Palex... Voyons !... mais oui, je me souviens. Il y a quelques années déjà, un vieux notaire me tendait un *Conteur* en me regardant par dessus ses lunettes et en souriant dans sa barbe, sûr d'avance du résultat. Il ne se trompait pas : depuis ce jour-là le *Conteur* devint l'ami de chacun de mes dimanches !

Mais dans ce *Conteur*, il y avait donc cette lettre galante adressée à la belle Marguerite de Praz-Palex par le notaire Em... La belle Marguerite ! C'est donc là qu'elle demeurait ! Dans cette maison, au millésime de 1723, dont la large façade blanche regarde vers le soleil levant. C'est dans cette solitude de beauté qu'elle recevait ses amis... qui devaient être bien nombreux.

Mais c'est sûr, c'est là que venait se réjouir la jeunesse de Châtillens ! De Châtillens, non pas du village seulement, mais de la paroisse. Belle jeunesse, en vérité : Frédéric, le fils du châtelain de Miéville, Frédéric George, le capitaine de Vuibroye, son père Louis, l'arpenteur, le sous-lieutenant Rubattel, et puis le jeune médecin Devaud de Servion ; Jean Destraz, le tambour, et ce farceur de David Guignet. Il y avait aussi Frédéric Pasche, le fils de l'ancien curial, peut-être Louis Jan, le futur Conseiller d'Etat — quand même il était bien sérieux, — sûrement son frère Jean-Samuel le proposant — la théologie n'empêchait pas les sentiments dans ce temps-là — et le gros et bon garçon... Frédéric au Banneret et puis toutes ces demoiselles : il y en a trop pour dire leurs jolis noms... nombreuse et joyeuse cohorte sous la direction entendue de ce galant notaire et justicier Emmanuel Jan. Ça, c'était un Vaudois... et un bon ! Et comme il

écrivait bien. L'adresse était simple : « A Mademoiselle Jeanne-Marguerite Testur en Praz-Palex ». Le messager savait où se diriger : il n'y avait pas deux Praz-Palex, voyons !

« Je voudrais avoir la lyre d'Apollon pour chanter votre beauté ». Bien entendu qu'il n'aurait pas voulu être Apollon lui-même. Le notaire préférait de beaucoup être un simple mortel pour voir sa belle Marguerite de près et la presser dans ses bras...

Mais comment l'avait-il trouvée dans cet endroit si retiré ? J'y suis : ce chemin, ce mauvais chemin qui passe là au pied du chêne, c'était une grande route à l'époque.

Bien des siècles auparavant, quelques moines blancs de Charlie étaient venus s'installer au bord de la Broye et y avaient bâti ce monastère d'Ancrét. Ils recurent de l'évêque Amédée de Lausanne la terre « déserte et inculte » du Dézaley. Eux et leurs successeurs (j'allais dire leurs descendants !) y plantèrent de belles vignes. Mais comme ils ne voulaient pas mettre le vin au lac, attendu qu'ils n'aimaient pas le mélange, ils imaginèrent, pour relier Ancrét au Dézaley, de construire cette route qui remonte l'eau du Grenet et passe là, à Praz-Palex. Après les moines, ce furent les baillis et les pasteurs (de sûr !) qui bénéficièrent de la vendange, mais ce furent les gens de la paroisse qui transportèrent le vin depuis Lavaux jusqu'au château d'Oron et jusqu'à la cure. Or Praz-Palex est au sommet de la route. Quand on monte d'Epesses, le chemin arrive devant la maison, juste dans la direction de la porte, mais là, il oblique brusquement à droite et contourne l'angle du bâtiment. Seulement, il passe sous la fenêtre, qui était tout juste assez grande pour laisser voir le buste charmant et le sourire charmant de Jeanne-Marguerite.

Ainsi s'ébaucha sans doute l'aimable liaison de celle-ci avec « la jeunesse de Châtillens », en cette joyeuse fin du XVIII^e siècle. Et ce chêne lui-même, dont le diamètre respectable et la cime élevée indiquent une vie plus que séculaire, ne serait-il pas un souvenir de ces joyeuses réunions ? On aimait, dans ce temps-là, à marquer de cette façon les événements heureux, et puis l'on savait déjà que :

Celui qui a planté un arbre avant de mourir n'a pas vécu inutile !

Mais la jeunesse d'Epesses voulait aussi défendre son bien ; car la belle Marguerite était de la commune et de la paroisse de Villette. La jeunesse d'Epesses n'était pas contente de celle de Châtillens. Cela se comprend !

Un dimanche d'automne — à la campagne les travaux étaient finis et au vignoble les vendanges encavées — il y avait fête à Praz-Palex.

C'était la fin de la matinée.

Pendant que le beau gigot préparé pour le dîner finissait de mijoter au coin du foyer, Marguerite et sa sœur avaient conduit leurs invités dans la forêt dorée qui domine la maison, sur la pente de Gourze. La jeunesse d'Epesses vint aussi et entendit les chants et les rires de ceux de Châtillens... qui étaient arrivés les premiers.

Il ne faut pas penser du mal de ceux d'Epesses, mais enfin, avaient-ils un notaire, un capitaine, un sous-lieutenant, un fils de châtelain ?

Non ; eh ! bien alors ! qu'y a-t-il à se plaindre ? Il faut comprendre les belles filles !

Quand l'heure du repas arriva, Marguerite et ses invités rentrèrent à la maison. La jeunesse d'Epesses est partie... le gigot aussi !

Jaques Desbiolles.



L'ACCENT

Vo séde que tsacon l'a sa manâire de dèvesâ et que, quand bin on cllioudrâi lè get, on porrâi dere : « Clli que l'a dèvesâ or l'e lo tadié de Samüiet ! » Ao bin : « L'e clli gros mor de Daniet, que matsouille tote lè réson ! » Ao bin oncora : « L'e clli prin-bei de Théophile, qu'on derâi on apprenti menistre ! » Ao bin : « L'e Metsi, que n'e pas dâo velâdz, et que vint de pè Rolhie-Bocan. » Et lè dzein, rein que de no z'ou're dèvesâ dein on autre pâi vo diant tot tsaud :

— Mè rondzâi se vo n'ite pas de Maracon !

Et vo sarâi de pè lè Velâ, ào bin de Mourtz, de Nâotstatâ, de pè La Valâie, de la Coûta, dâo Pâi d'Amon ào bin Ormonan, que lo vo derant sein dèbreinna.

Clli l'afére que vo fâ recognâitre, l'appelant cein l'accent. Et clliâo que l'instruisant lè régent et lè menistre prêcindant que cein vint de cein qu'on a medzâ ào bin bu. Clli que bâi dâo vin pâo pas dèvesâ quemet clli que s'e reimpllie de piquetto ào que s'e soule de chemique. Clli que s'e bourse de truffie n'a pas lo mîmo accent que clli que l'a lo pètro tsardzî d'èpenatse, de tiudre ào de lâitya. D'apri lo pâi, ein a que dèvesant prin, fin, maigro, bêtore, gras ào bin recta.

Et pu lâi a pas rein que lè dzein que l'ant clli l'accent, mâ assebin le bête. Accutâ vâi !

Ao derâi rasseimblieint lâi a dâi militero de per tsî no que sant zu passâ lâo camp pè Bulle et pe lèvè. Lâi ein avâi dâi mouâ, mâ principalameint Louette à Ranplanplan que l'e de la Coûta. On matin, l'arreve su lè reing tot fliap-pi, lè get avoué on cergno plliein de rede quemet on vîlho.

— Mâ, qu'a-to, mon poûro Louette, lâi dit son camarado Tiène ?

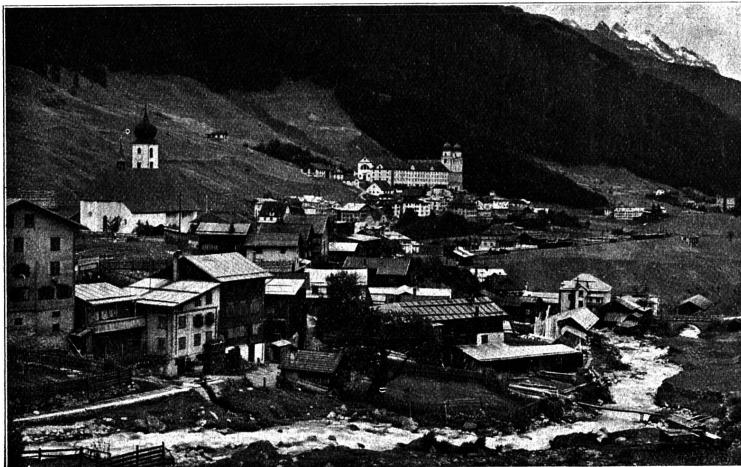
— N'e rein pu dremi sta né passâ, so respond Louette : le caion n'ant rein fê que bramâ tot lo temips.

— Mâ vo z'âi assebin dâi caion per la Coûta. Brâmant-te pas ?

— Oï, fâ Louette, mâ... n'ant pas l'accent de la Grèvire.

Vo vâide bin que mîmameint lè bête... Et se vo desé que lâi a assebin dâi z'affére que l'ant clli l'accent que vo dio.

L'autr'hî quaque z'ami s'etant recriâ einseimblie pè onna câva pè Epesse. Lâi avâi dâi païsan, dâi veynolan, dâi prêcaut, dâi dzein que fourrant à la gabioûla lè mince guieu, et dâi monsu que lè dzudzant. L'ant pardieu bin bu quaque botolhie que l'etant dâi boune z'an-



Disentis.

nâie. Aprî cein, l'ant voliu agottâ dâo meillâo bâre et lo maître l'a aveintâ dein on tsau onna tota vîlhie botolhie plieinna de puffa et de bouna martzandi. L'a faliu la déboutsî... et vo séde, clli vîlho vin l'a dâi iâdzo croûio son, preind on goût de boutson.

Adan, âo premî verro, lo dzudzo — on crâno coo, allâ pî, et pu on Vaudois de sorta — qu'acheint lo boutson, fâ dinse :

— Euh ! ein vaitc iena que l'a on bocon l'accent allemand.

Tant qu'âi botolhie, vâide-vo !

Marc à Louis.

Dans les Grisons.

DISENTIS

De vent, qui souffle par-dessus les montagnes rhétiques, libère le ciel de ses derniers nuages. Le soleil du matin brille dans tout son éclat à l'heure où le train nous emporte de Reichenau vers Disentis.

C'est d'abord une vallée étroite, resserrée entre des parois rocheuses où la terre coule à l'époque des avalanches, où les arbres ont de la peine à prendre racine, où une population clairement vit chétivement sur un sol aride et pauvre.

Brusquement la vallée s'élargit. Un grand plateau verdoyant s'offre aux regards du voyageur étonné — un plateau qui s'étend des contreforts du Saurenstock, dans les Alpes glaronaises, jusqu'à la vallée de Lugnez où le Glenner court sur un lit de cailloux roulés. Très loin, vers le sud, une cime blanche apparaît : c'est le Piz Terri ou son voisin le Rheinwaldhorn qu'on nomme aussi Adula. Paysage de glaces, de névés, de torrents écumants, de pierriers et d'éboulis. Et l'on songe à Boileau, l'auteur de « l'Art poétique » qui, pour célébrer les hauts faits d'armes de Louis XIV, écrivit un jour le « Passage du Rhin » du fond de sa retraite parisienne. On ne peut s'empêcher de sourire en se remémorant ces premiers vers du « Passage du Rhin » :

Au pied du mont Adula, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Les vergers sont abondants, les villages s'entassent au pied des montagnes, entre les forêts et les prairies ; ils semblent se grouper autour d'Illanz — la ville d'Illanz — comme on la désigne ici. Il est vrai que cette petite bourgade montagnarde est devenue une ville proprette, aux rues droites, aux maisons cossues. Les hôtels y sont nombreux et il y a, en marge des rues, de jolies villas au milieu de jardins bien entretenus. La ville d'Illanz, véritable capitale de l'Oberland grison, centre d'un commerce actif, donne au voyageur qui passe une impression d'aisance et de confort qu'il ne s'attendait pas à trouver dans cette vallée.

Le train longe le Rhin antérieur et s'arrête à Truns, petite gare avec quelques maisons grou-

pées à l'arrière-plan. Truns est un souvenir scolaire. C'est l'éralbe sous lequel des paysans, vêtus de sarreux gris, fondèrent la Haute-Ligue ou Ligue grise avec le bienveillant appui de l'abbaye de Disentis. Et l'on cherche, au fond de sa mémoire, les paroles enthousiastes du poète J. Vuy que beaucoup d'écoliers vaudois ont chantées :

Notre éralbe de Truns le couvre de ses branches ;
Il écoute joyeux le bruit des avalanches ;
Il reflète les monts dans son cours souverain.

Et il y avait encore le refrain dont il fallait détacher chaque syllabe :

Il est à nous le Rhin !
Oui ! à nous ! Il est à nous le Rhin.

Aujourd'hui, l'éralbe a disparu. Un autre l'a remplacé. Tout près, la petite chapelle, coquettement restaurée, porte sur sa façade des fresques rappelant la journée mémorable où la Ligue fut fondée.

Si Illanz est le centre des affaires de tout l'Oberland grison, la capitale historique de ce vaste pays est, sans contredit, Disentis. C'est une petite bourgade, assise au pied de la montagne, au milieu des prairies et non loin des forêts, à l'endroit où la route du Lukmanier rejoint celle de l'Oberalp.

Le Rhin est étroit ; un pont rustique, formé de deux planches, suffit à le franchir. La bourgade n'a qu'une seule rue importante, quelques mesures éparses et une église au grand toit, au clocher carré terminé en oignon.

Mais il suffit de lever les yeux pour apercevoir la masse imposante du monastère, large édifice aux façades blanches, percées d'innombrables petites fenêtres. Deux hautes tours carrées, terminées par un clocher en oignon, marquent l'entrée principale du couvent. Alors on oublie la petite bourgade, sa gare pittoresque où les chemins de fer rhétiques rejoignent la ligne de la Furka ; on oublie la rue proprette, les modestes hôtels, l'église au grand toit et le Rhin qui décrit sa courbe autour du village. On ne voit plus que ce majestueux édifice qui commande toute la vallée.

Fondé au VIIIe siècle, le couvent de Disentis eut d'abord à subir les attaques des hordes pillardes venues du sud. Cependant, avec les années, il prend une importance telle que son autorité est reconnue sur la plus grande partie du territoire grison. Ses possessions s'étendent jusqu'à la Haute-Italie. Du Xe au XIIe siècle, il est à son apogée. Les abbés sont devenus des personnages considérables. Ils font une politique active et reçoivent des donations de plusieurs empereurs. Maintes fois ils durent s'opposer aux prétentions de l'évêque de Coire, lequel voulait faire passer le trafic par le Septimer de préférence au Lukmanier. C'eût été la ruine du couvent.

L'abbaye de Disentis dut sa position impor-

tante dans la politique grisonne à la part que prit l'abbé Peter von Pontaningen à la fondation de la Ligue grise en 1424. Plus tard, ses successeurs favorisèrent le parti autrichien-espagnol dont le chef était Pompée Planta, parti opposé à Jénatsch et à la France. A la fin du XVIIIe siècle, lors de l'occupation française, le village et le couvent furent incendiés. Ainsi disparurent à jamais, avec une riche bibliothèque, de précieux manuscrits. La perte de la Valteline et les restrictions apportées aux admissions inaugurerent une période critique pour l'abbaye. Dès lors ce fut la décadence.

A l'heure actuelle, le couvent compte une quarantaine de moines. C'est peu pour un tel édifice. Un petit chemin donne accès à une vaste cour où il n'y a personne. Une porte est ouverte ; nous entrons. Personne dans le vestibule. Nous cheminons dans un long promenoir blanchi à la chaux où nos pas résonnent étrangement. Alors, pour éviter de troubler le silence qui règne en souverain dans ce cloître, nous avançons sur la pointe des pieds et pénétrons dans l'église où deux moines disposent des fleurs près de l'autel.

La nef est d'un blanc éclatant avec des dorures ; partout il y a des fresques ; elles semblent incrustées dans la voûte ; nous avons sous les yeux le type du style baroque dans toute sa splendeur.

Quand on franchit le seuil du monastère, on entre dans un jardin qui se termine par une esplanade. A nos pieds, la belle vallée déroule son tapis vert et, dans le fond, sur la route du Lukmanier une automobile postale fait jouer les trois notes de son clakson.

C'est l'heure de partir. Nous redescendons vers la gare où le « Glacier-Express » nous attend pour nous emporter vers le col de l'Oberalp. A mesure qu'on s'éloigne, le regard est sans cesse attiré par ce grand monastère tout blanc qui, au cours des siècles, jeta un si vif éclat sur la chrétienté.

Jean des Sapins.

Quand le bateau coule, les rats se sauvent. — Elle, tout en larmes. — Jean ! Quel malheur ! Papa est ruiné.

Lui abasourdi d'abord de la nouvelle. — Pas possible, Marcelle.

Elle. — Si fait, hélas ! Complètement ruiné.

Lui, se ressaisissant. — Eh bien, il ne sera pas dit que je lui aurai porté le coup de grâce en le frustrant du seul trésor qui lui reste et qui est votre amour filial.

Elle, désespérément. — Jean !

Lui, très calme. — Dites-lui, Marcelle, dites-lui bien de ma part que je sacrifie mon bonheur au sien. Il n'avait accordé spontanément votre main. Je ne veux pas demeurer en reste de générosité avec lui.

GASCONNADES

GUILLERIERS. U village d'Y, — comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs, — on connaît autrefois un certain nombre de vieux militaires dont la jeunesse s'était écolée au service étranger. Soldats de Naples, d'Espagne ou de Hollande, légionnaires de Crimée, du Mexique ou d'Afrique, tous y étaient représentés. Il y en avait de loquaces qui aimaient à narrer leurs prouesses et leurs aventures de terre et de mer ; il y en avait aussi de discrets qui gardaient jalousement pour eux seuls les souvenirs des temps héroïques qu'ils avaient vécus. Du nombre des premiers, était Gédéon Chaffret, ancien engagé au service d'Espagne revenu couler les jours calmes de l'âge mûr dans son pays natal.

Ce Gédéon, hâbleur s'il en fut, ne perdit jamais une occasion de conter à ses contemporains des histoires terrifiantes ou extraordinaires ayant trait à ses campagnes. Aussi, quand les gens d'Y. avaient le temps de faire un brin de causette avec lui, le retenaient-ils volontiers en leur compagnie, soit à la cave, soit au café. C'est ainsi qu'un dimanche, à l'auberge du Torrent, notre homme se trouva l'invité des deux frères Drapet — Jean et Pierre, — gros paysans du lieu, bons vivants, point crédules, qui s'empresserent de l'amener sur ses thèmes favoris.